

**Le chef d'oeuvre de Lubitsch. Un mouvement endiablé, une interprétation parfaite et un perpétuel éclat de rire mêlé à un terrible suspense.**

Jean Tulard Guide des Films



### FICHE TECHNIQUE

RÉALISATEUR  
**ERNST LUBITSCH**  
SCÉNARIO  
**MELCHIOR LENGYEL**  
**EDWIN JUSTUS MAYER**  
MONTAGE  
**DOROTHY SPENCER**  
PHOTOGRAPHIE  
**RUDOLPH MATÉ**  
MUSIQUE  
**WERNER R. HEYMANN**  
**MIKLOS ROZSA**  
PRODUCTEUR  
**ALEXANDER KORDA**  
**ROMAINE FILM PRODUCTIONS**

### INTERPRÉTATION

MARIA TURA  
**CAROLE LOMBARD**  
JOSEPH TURA  
**JACK BENNY**  
LT. STANISLAV SOBINSKI  
**ROBERT STACK**  
GREENBERG  
**FELIX BRESSART**  
RAWITCH  
**LIONEL ATWILL**  
PROF. ALEXANDER SILETSKY  
**STANLEY RIDGES**  
COL. EHRHARDT  
**SIG RUMANN**  
BRONSKI  
**TOM DUGAN**  
PRODUCTEUR DOBOSH  
**CHARLES HALTON**  
L'ADJUDANT-ACTEUR  
**GEORGE LYNN**

### TO BE OR NOT TO BE JEUX DANGEREUX

(1h30 - USA - 1942)

RESTAURATION NUMÉRIQUE

**SORTIE LE 8 SEPTEMBRE 2010**

### L'histoire du film

En 1939, dans un théâtre de Varsovie, un jeune lieutenant aviateur quitte chaque soir sa place pour filer dans la loge de la belle Maria Tura, dès que Joseph Tura, le mari, attaque le grand monologue de Hamlet, "to be or not to be".

Les Allemands ont envahi la Pologne et le jeune lieutenant aviateur, parachuté de Londres entraîne toute la troupe dans un jeu dangereux pour sauver juifs et résistants.

Un agent nazi, le professeur Siletzky, a réussi à s'approprier la liste des familles des pilotes polonais cantonnés en Grande-Bretagne. Le lieutenant Sobinsky a pour mission d'intercepter cette liste avant qu'elle ne devienne une redoutable arme de chantage entre les mains de la Gestapo. Il s'est caché au domicile de Maria Tura. Mais la jeune femme, volage, se laisse faire la cour par le professeur Siletzky.

Mis dans la confiance, Tura accepte d'aider sa femme et le lieutenant dans sa délicate mission.

### Révision de classique

Je n'en avais pas tout à fait fini avec *To be or not to be*. Je pourrais multiplier les superlatifs à l'infini, m'extasier une fois de plus d'une technique vaudevillesque appliquée à un sujet a priori moyennement drôle – et même remarquer que la *Symphonie pathétique* de Tchaïkovski n'est pas loin de vraiment tirer les larmes quand elle accompagne la destruction de Varsovie. Mais, plus simplement, il y a une scène qui m'a de nouveau stupéfait. C'est celle où Greenberg réalise enfin son rêve de comédien : jouer la tirade de Shylock dans *Le Marchand de Venise*, le lamento du Juif qui dit qu'il est un homme comme les autres. Et devant qui dit-il ces vers de Shakespeare ? Devant qui affirme-t-il l'égalité des hommes, sans distinction d'origine ou de confession religieuse ? Devant Adolf Hitler lui-même. Enfin, pas exactement Hitler, mais une fois de plus Bronski jouant Hitler.

Je trouve cette situation simplement sidérante : on est à l'hiver 1941-1942, l'existence des camps de concentration est avérée, ce qui s'y passe est pressenti à défaut d'être parfaitement su, et Lubitsch imagine une scène qui n'est pas forcément nécessaire au récit – si j'ai bien suivi, la mascarade, bien dangereuse, ne sert qu'à faire échapper les conjurés dans un avion du Reich – mais dont la puissance vaut toutes les libertés narratives. C'est du cinéma, bien sûr, mais ici il est preuve. Le choc a bien lieu : j'ai vu Adolf Hitler écoutant la tirade de Shylock – et, d'ailleurs, Tom Dugan, jouant un Hitler mutique, presque apeuré, lui donne l'air malade qu'il aura dans les représentations les plus « modernes », de *Moloch* à *La Chute*.

Dans *Lubitsch ou la Satire romanesque*, Eithne et Jean-Loup Bourget soutiennent la thèse autobiographique : l'Allemand Felix Bressart, qui joue Greenberg, et qui a déjà joué pour Lubitsch à deux reprises, serait le double du cinéaste. Il évoquerait directement les débuts (discrets) du futur metteur en scène dans la troupe théâtrale du grand Max Reinhardt. Lubitsch se serait fait en quelque sorte son petit plaisir : dire ce qu'il pense, en face, au dictateur nazi. Séduisant... Je ne suis pas sûr pourtant que les nombreux historiens qui réfléchissent à « cinéma et Shoah » incluent *To be or not to be* dans leur corpus. Trop innocent, suggère Antoine de Baecque dans *L'Histoire-caméra* : ce cinéma-là ne serait plus possible après guerre, écrit-il en substance, le cinéma moderne étant souterrairement gagné par ce qu'il appelle « la mémoire forclosée des camps ». Peut-être... La scène est-elle naïve ? Elle croit en tout cas à la puissance du verbe – et du verbe littéraire. Elle est, si l'on veut, l'équivalent classique de la conclusion post-moderne d'*Inglourious Basterds* (il est évident que Tarantino a revu *To be or not to be*).

Aurélien Ferenczi ([www.telerama.fr](http://www.telerama.fr))

Retrouvez *To be or not to be* sur [www.acaciasfilms.com](http://www.acaciasfilms.com) / [www.tamasadiffusion.com](http://www.tamasadiffusion.com) / Presse : Nadine Méla 01 56 69 29 30